

*Carrières et comportement  
social dans une période  
de changement :  
le recrutement des groupes  
petits bourgeois de Leipzig  
pendant la révolution  
industrielle  
(de 1830 à 1870)*

---

*Suzanne SCHOTZ*

**Suzanne SCHOTZ**

*Université de Leipzig*

*Cet article est paru en allemand dans le recueil Ein anderer historischer Blick. Beispiele ostdeutscher Sozialgeschichte, Ed. Georg G. Iggers. Fischer Taschenbuch Verlag, 1991.*

1 - Zwahr (H.), *Zur Konstituierung des Proletariats als Klasse. Strukturuntersuchung über das Leipziger Proletariat während der industriellen Revolution*, Berlin, 1978 ; le même : « Zur Klassenanalyse der deutschen Bourgeoisie in der bürgerlichen Umwälzung », *Jahrbuch für Geschichte*, - 18, 1978 ; le même : *Proletariat und Bourgeoisie in Deutschland. Studien zur Klassendialektik*, Köln, 1980.

**E**n suivant une idée de Har-  
mut Zwahr, j'ai commencé,  
il y a une dizaine d'années, à  
m'occuper de l'évolution des classes et  
des couches sociales pendant le change-  
ment bourgeois au XIX<sup>e</sup> siècle, surtout  
au pays de Saxe. Je n'étais pas tant fasci-  
né par les grandes tendances d'évolution,  
à savoir par la constitution des classes  
telles que celles des entrepreneurs capi-  
talistes ou des ouvriers<sup>1</sup>. Mon intérêt se  
concentrait sur le changement qui avait  
lieu parallèlement dans la petite bour-  
geoisie. Bien que des petits bourgeois  
descendent dans la classe ouvrière en  
construction, comme ils expérimentent

2 - Schotz (S.), *Eisenbahnangestellte in Leipzig, 1837-1865. Ein Beitrag zur Genesis und Typologie von Proletariat und Kleinbürgertum in der bürgerlichen Umwälzung*. Diplomarbeit (Ms.). Universität Leipzig. Fachbereich Geschichte, 1980 ; la même : *Städtische Mittelschichten in Leipzig während der bürgerlichen Umwälzung (1830-1870), untersucht auf der Grundlage biographischer Massenquellen*. Dissertation A (Ms.). Universität Leipzig. Fachbereich Geschichte, 1985. Cette thèse sera publiée sous peu.

3 - Zwahr (H.), *Zur Konstituierung...*, op. cit., p. 157.

4 - Zwahr (H.), « Zur Konstituierung des Proletariats als Klasse. Strukturuntersuchung über das Leipziger Proletariat während der industriellen Revolution », *Die grobpreubischmilitaristische Reichsgründung 1871. Voraussetzungen und Folgen*. Bd. 1., édité par H. Barthel et E. Engelberg, Berlin, 1971, p. 513.

aussi la montée vers les entrepreneurs capitalistes, la petite bourgeoisie ne se confond en tant que grand groupe social ni avec l'une, ni avec l'autre classe. Son évolution a été caractérisée par des tendances fréquentes de descente et des tendances rares de montée comme aussi par la croissance rapide de certains groupes anciens et la constitution de groupes nouveaux<sup>2</sup>.

Comme la mobilité sociale pendant la révolution industrielle à Leipzig alimentait aussi la classe ouvrière en construction<sup>3</sup>, il me semblait intéressant de s'interroger sur le chemin ouvert vers la petite bourgeoisie, sur les personnes qui trouvaient ce chemin, qui l'empruntaient et quels motifs, désirs et espoirs elles associaient à leur carrière. J'étais surtout intéressée de savoir si des ouvriers et des enfants d'ouvriers participaient aussi au recrutement de la petite bourgeoisie à Leipzig.

Pour répondre à ces questions, j'ai utilisé une source biographique, les procès-verbaux d'acquisition du droit de cité. Ceux-ci ont été conservés pour tous les bourgeois et assimilés bourgeois de la ville de Leipzig pour la période qui s'étend de 1830 à 1870 décennies de la révolution industrielle. Pour toutes les personnes qui voulaient s'installer à Leipzig avec un foyer propre ou/et un commerce indépendant, l'acquisition du droit de cité de la ville était nécessaire. De toutes ces personnes, les procès-verbaux contiennent des biographies brèves qui parfois ont été augmentées de certificats de naissance ou de baptême, d'attestations de service ou de travail, des indications sur le patrimoine, des documents sur l'héritage, des passeports et livrets domestiques, les prises de position médicales ou policières.

Dans la meilleure des possibilités, on peut saisir dans les procès-verbaux le nom et la profession de la personne, l'ori-

gine sociale et territoriale, la confession, la date de naissance et le lieu de naissance, la carrière antérieure : temps scolaire, formation professionnelle, lieu de travail, revenu et patrimoine et parfois des indications en ce qui concerne l'époux ou l'épouse et les projets futurs. En règle générale, l'une ou l'autre de ces indications manque mais ceci est une situation normale pour le travail historique. Ce que les procès-verbaux ne permettent pas, au moins pas pour toutes les personnes, c'est de poursuivre leur chemin de vie ultérieure. Suivant les indications données par les procès-verbaux, les professions suivantes pouvaient être distinguées dont on pouvait supposer qu'elles appartenaient à la petite bourgeoisie et dont le nombre absolu et relatif augmentait le plus entre 1830 et 1870. Il s'agit des boutiquiers, des cabaretiers, des employés de commerce, des fonctionnaires de poste et de chemin de fer. Un groupe qui augmentait en même temps énormément était les commerçants et les soi-disant fabricants<sup>4</sup>. Bien qu'on puisse supposer que ces derniers groupes aient un caractère socio-économique plus hétérogène, ils ont été utilisés en tant que groupe de référence. Le simple compte environ 1 300 membres du groupe nommé.

Sans vouloir approfondir cet aspect, le résultat empirique était que les conditions de vie et de travail de ce groupe étaient spécifiques et se distinguaient clairement autant des ouvriers que des entrepreneurs capitalistes et que ses conditions de travail étaient associées à des conditions matérielles particulières qui se prolongeaient dans une structure sociale spécifique, dans l'origine sociale, les relations de mariage, les carrières professionnelles...

La petite bourgeoisie de ce temps formait, malgré toute son hétérogénéité, un ensemble distinct des ouvriers et des

entrepreneurs sans qu'existent des barrières fixes envers ces classes. Presque tous les boutiquiers et une petite majorité des cabaretiers faisaient partie des couches inférieures des petits indépendants, quelques boutiquiers et la plupart des cabaretiers restants et un tiers des fabricants comme des commerçants représentaient la partie plus solide des petits indépendants alors que deux tiers des derniers pouvaient être rangés parmi les entrepreneurs capitalistes. Faisaient partie de la couche inférieure de la petite bourgeoisie dépendante des petits fonctionnaires de poste et de chemins de fer et une partie des employés de commerce. Parmi les positions plus solides étaient rangés les fonctionnaires de postes d'un niveau moyen et cheminots moyens ainsi que la plus grande partie des employés de commerce. Les employés de commerce ayant des positions dirigeantes et les fonctionnaires de poste et de chemin de fer au plus haut niveau n'apparaissaient qu'en tant qu'individus dans l'enquête<sup>5</sup>.

Quelle part avaient les ouvriers ou les fils d'ouvriers au recrutement de ces groupes ? La plus grande majorité de toutes les personnes retenues provenait déjà sous l'aspect intergénérationnel de la petite bourgeoisie. Elle se recrutait dans une large mesure parmi les familles paysannes et les maîtres-artisans. Seulement un cinquième des personnes retenues pouvaient être considérées en mouvement d'ascension<sup>6</sup>. Elles changeaient d'une génération à l'autre d'une famille de domestiques et d'ouvriers dans les différentes couches de la petite bourgeoisie. C'était le cas de 40 % de fonctionnaires de chemin de fer au plus bas niveau, de 35 % des boutiquiers, de 30 % des fonctionnaires de la poste au plus bas échelon, de 27 % des fonctionnaires du chemin de fer au moyen échelon, de 18 % des cabaretiers, de 17 % des employés de commerce, de 14 % des fabricants, de

11 % des fonctionnaires de poste au moyen niveau et de 3 % des commerçants.

Parmi les prolétaires dépendant d'un salaire, on peut ranger les compagnons et les ouvriers non qualifiés. Cette notion me semble utile pour désigner les membres de la classe ouvrière et les éléments sociaux qui leur étaient proches et qui se trouvaient sur le chemin de la classe ouvrière.

Journaliers, ouvriers agricoles n'apparaissent dans l'enquête qu'en tant qu'ouvriers non qualifiés. Ils étaient des ouvriers doublement libres, en partie déjà soumis au capital et peuvent être comptés parmi la classe ouvrière qui se constituait. La position socio-économique des compagnons ne peut être déterminée avec autant de clarté. S'ils travaillaient dans les grandes entreprises nouvellement créées, ils faisaient partie des ouvriers modernes et industriels. S'ils travaillaient en tant que compagnons auprès des maîtres dans l'artisanat qui en Saxe était encore organisé jusque 1861 selon des normes des corporations, il s'agissait de prestations de travail pré-industrielles soumises aux restrictions de la législation des corporations qui, elle, était souvent mise hors d'usage, car un grand nombre des maîtres de la corporation à Leipzig produisaient déjà pour les marchands (cordonniers, tailleurs, menuisiers)<sup>7</sup>. Beaucoup de compagnons des années 1830 à 1870 ont autant connu le travail dans un artisanat corporatif plus ou moins dépendant d'un marchand que l'activité dans l'entreprise.

Indépendants des conditions de production concrètes, tous les compagnons de la génération des pères avaient un point en commun : ils n'avaient pas réussi à prendre le chemin traditionnel de l'apprenti à travers le compagnonnage pour atteindre la position de maître. Le compagnonnage n'aboutissait pour eux

5 - Schotz (S.), *Städtische Mittelschichten...*, op. cit.

6 - Schotz (S.), *Städtische Mittelschichten...*, op. cit.

7 - Zwahr (H.), *Zur Konstituierung*, 48, 52.

8 - Pour une comparaison internationale. cf. H. Kaelble (p. 4).

non plus à l'indépendance petite-bourgeoise. Elle signifiait plutôt dépendance et salaire pendant tout le temps de leur vie. Dans ce contexte, un type de compagnon s'était formé qui se distinguait d'un compagnon corporatif classique par plusieurs traits : il était marié, il avait des enfants et n'habitait plus dans le ménage du maître, il se nourrissait lui-même et sa famille. Pour lui, le temps libre avait plus de poids et un contenu nouveau. Ses conditions de reproduction ressemblaient à celles d'ouvriers et aboutissaient à des particularités analogues de comportement.

Bien qu'ils soient démunis des moyens de production et qu'ils doivent vivre de la vente de leur force de travail, les domestiques se distinguaient clairement des compagnons et des ouvriers. En général, ils s'adonnaient à des activités non productives ou à des services personnels. Les réglementations concernant les domestiques qui étaient provisoirement adaptées au caractère du changement bourgeois – c'est le cas du règlement en Saxe du 10 janvier 1835 – limitaient les droits personnels et les libertés des domestiques. Ces domestiques devaient vivre dans la maison de leur maître et ceux-ci réglementaient le déroulement de la journée. Si les domestiques avaient un comportement « indigne », ils pouvaient être corporellement punis sans avoir le droit de protestation légale. À côté de ces inconvénients, la domesticité avait aussi des avantages. Des besoins quotidiens matériels tels que dormir et manger étaient assurés. Bien que le revenu annuel des domestiques se trouvât au-dessous de celui d'autres salariés, les domestiques, en règle générale, pouvaient économiser davantage que les salariés qui devaient payer en argent tous leurs achats.

Si l'on regarde la part de ceux qui provenaient des couches inférieures,

aucun optimisme n'est permis. Pour trois-quarts de ceux qui avaient quitté des situations ouvrières, la mobilité ascendante se terminait déjà dans les couches inférieures de la petite bourgeoisie dépendante ou indépendante, à savoir dans le groupe des domestiques, des cabaretiers, des petits fonctionnaires de poste et de chemin de fer. Seulement un quart réussissait à pénétrer dans la petite bourgeoisie plus solide, à savoir dans le groupe des employés du commerce, des fonctionnaires moyens de la poste et du chemin de fer et parmi la partie plus prospère des cabaretiers, commerçants et fabricants. L'accès à la haute fonction comme à la bourgeoisie commerciale et industrielle restait la grande exception. Le manque de moyens financiers (l'établissement en tant que commerçant était lié à Leipzig à la possession de 3 000 Taler) et manque d'une formation supérieure (déjà, l'accès à la fonction moyenne dans la poste demandait une formation supérieure à l'école élémentaire) étaient les barrières principales qui empêchaient la montée des fils d'ouvriers dans la petite bourgeoisie supérieure ou dans la bourgeoisie. La mobilité sociale était seulement possible dans les groupes inférieurs de la petite bourgeoisie dont les conditions de vie et de travail ressemblaient plus à celles des domestiques et des ouvriers qu'à celles des entrepreneurs capitalistes et des hauts-fonctionnaires<sup>8</sup>. Il est cependant intéressant de noter que le milieu des petits et moyens fonctionnaires de chemin de fer était plus ouvert aux fils des ouvriers que celui de la poste qui était créé plus tôt.

Si on se concentre sur les mécanismes de pénétration dans les couches inférieures de la petite bourgeoisie, deux canaux sociaux peuvent être distingués. Premièrement, une période longue de domesticité. 47 % des fils de compagnons et 73 % de fils d'ouvriers qui arri-

vaient dans la petite bourgeoisie ne possédaient aucune formation professionnelle. Un grand nombre d'entre eux commençaient, juste après la fin de la scolarité, à travailler comme domestiques. Généralement, ce personnel vivait dans les ménages de petits bourgeois, de bourgeois et de nobles. Par ce travail, les fils d'ouvriers pouvaient voir de près des pratiques qui leur étaient étrangères – comme le bon ton, les normes de la conversation, les bonnes manières à table, etc. Surtout, ils pouvaient voir la gestion d'un ménage petit bourgeois et d'une profession. Dans ce contexte-là, ils pouvaient développer des rêves d'une existence indépendante, d'autant plus s'ils avaient acquis au cours d'une longue domesticité des capacités diverses. Ainsi, la soi-disante indépendance bourgeoise pouvait devenir pour les fils d'ouvriers le grand but de leur vie. Comme celle-ci était seulement accessible dans les métiers qui ne revendiquaient ni une qualification spéciale, ni un investissement initial important, ils cherchaient à s'établir en tant que boutiquiers ou cabaretiers.

En s'établissant dans ces métiers, les fils d'ouvriers ne pouvaient guère compter sur le soutien financier de leurs parents ou leur famille. Pour ouvrir une épicerie ou un cabaret, ils devaient acquérir eux-mêmes la somme de 600 Taler qui était un minimum. Ceci était plus facile dans le service domestique que dans les métiers ouvriers. C'est ainsi que le revenu moyen d'un domestique qui se mettait à son compte en tant que cabaretier était de 200 Taler supérieur à celui d'un compagnon qui devenait cabaretier. C'est pourquoi un certain nombre de compagnons se dirigeaient, après un salariat long et sans perspectives, directement vers la domesticité pour y obtenir des moyens nécessaires permettant de se mettre à leur compte. Logiquement, les domestiques étaient dans une perspecti-

ve intragénérationnelle le champ de recrutement principal des boutiquiers et des cabaretiers. La domesticité était le canal de promotion le plus important vers les couches inférieures de la petite bourgeoisie.

Mais aussi l'importance du mariage avec un partenaire aisé ne doit pas être sous-estimée. Pour un tiers des boutiquiers et des cabaretiers, le mariage et l'ouverture d'une affaire allaient de pair.

Pour atteindre les couches inférieures de la petite bourgeoisie dépendante, le service militaire était un moyen sûr. Après avoir servi pendant huit ans activement dans l'armée, certaines fonctions à l'intérieur du service de l'Etat étaient réservées aux soldats.

C'était le cas de la poste, les chemins de fer, l'administration des impôts et des douanes ainsi que des routes et de l'eau<sup>9</sup>. 80 % des petits fonctionnaires de la poste et 21 % de ceux du chemin de fer étaient recrutés après un service militaire de dix à treize ans. Ils exerçaient des activités simples, souvent mécaniques, qui ne demandaient aucune formation scientifique ou technique. Leur long service militaire qu'ils avaient terminé en tant que sergent les avait accoutumés à être disciplinés, à remplir leurs devoirs et à garder le secret. Mais ils avaient aussi appris à gérer du personnel.

L'étude des canaux principaux de promotion dans les couches inférieures de la petite bourgeoisie permettent la conclusion suivante : il n'existait aucune barrière insurmontable sur le plan matériel et de formation pour l'accès des fils d'ouvriers dans les couches inférieures de la petite bourgeoisie indépendante et dépendante. Le capital nécessaire pour s'établir en tant que cabaretier ou boutiquier pouvait être acquis tout au long d'une domesticité, et aussi par le biais d'un engagement militaire. Si cependant plus de fils paysans et de maîtres-artisans

9 - Cf. Verwaltungsarchiv der Bezirkspostdirektion Leipzig. Bestand 1-19, Zivilversorgungsschein für den Feldwebel Otto Gustav Stegmann.

10 - « Erzähler an der Spree », S.J.G., Nr. 46 du 13 novembre 1846.

11 - Schotz (S.), *Eisenbahnangestellte in Leipzig...*, op. cit., surtout p. 38 et suivantes.

que des fils d'ouvriers avançaient par ces deux moyens dans les couches inférieures de la petite bourgeoisie, cette différence résultait d'expériences, de conceptions, et d'interprétations différentes. Pour appuyer ces thèses principales, les facteurs suivants doivent être retenus.

Premièrement, est-ce que les prolétaires avaient intérêt à obtenir une petite position dans le fonctionariat ? Même les positions inférieures de fonctionnaires avaient des avantages par rapport au salariat, à savoir l'emploi durable, le paiement régulier et le droit de retraite, pour ne citer que les plus importants. Ceux-ci avaient une valeur certaine dans un temps du paupérisme de masse dans lequel la faim, le chômage et les maladies étaient répandus et dans lequel il n'existait aucune assurance sociale. Ce facteur est reconnu en 1846 par un auteur qui s'appelle « Raconteur au bord de la Spree » : « *Quelle affluence de candidats, même si le poste à pourvoir a peu d'importance. Quel nombre de candidats s'il s'agit de nommer un employé municipal, un policier ou un fossoyeur. Quelle lutte pour les emplois que la direction des chemins de fer peut distribuer. Cette chasse maladroite pour un emploi sûr prouve clairement combien l'emploi bourgeois est devenu précaire* »<sup>10</sup>.

Mais certains ouvriers pouvaient aussi avoir senti une distance sociale dans leurs rapports avec les autorités étatiques. Mais apparemment, cette distance pouvait être surmontée au moins en partie. Cette conclusion est suggérée par la part relativement élevée des fils d'ouvriers à l'intérieur du monde des cheminots. Mais en ceci aussi, une différence peut être notée en comparaison avec les fonctionnaires de la poste car les cheminots étaient au début plus rarement recrutés parmi les anciens soldats que ce n'était le cas dans la poste. Les chemins de fer nou-

vement créés étaient confrontés au problème de la formation d'un personnel stable. Très souvent, la poste et les chemins de fer convoitaient dans les premières années des personnes qualifiées. Des carrières réglementées étaient seulement créées progressivement. Dans cette situation, des ouvriers sérieux obtenaient aussi la chance d'une promotion. Quelques ouvriers qui faisaient bien leur service étaient promus après un certain temps fonctionnaires. Dans les années soixante, des groupes d'ouvriers entrés comme ceux qui poussaient les wagons, qui les nettoyaient, furent nommés fonctionnaires<sup>11</sup>. Ces mesures stabilisaient la situation de la main-d'œuvre mais tenaient aussi compte des intérêts politiques de la bourgeoisie en Saxe et de l'Etat. Il reste à souligner que les petits fonctionnaires recrutaient des membres de la classe ouvrière seulement quand le fonctionariat n'était pas réservé aux anciens soldats. Ou, pour formuler cette conséquence d'une manière différente : le long service militaire repoussait les fils d'ouvriers et les empêchait de rechercher un emploi parmi les fonctionnaires.

Deuxièmement, est-ce qu'il était souhaitable pour des fils d'ouvriers et de compagnons de devenir petits commerçants ou cabaretiers, vu la fluctuation importante dans le commerce et à l'intérieur du monde des bistrotts qui pouvait aussi signifier ruine économique ? Les ouvriers ne pouvaient pas envier chaque boutiquier ou cabaretier. Mais pouvaient-ils raisonnablement souhaiter fonder des boutiques ou cabarets solides ? Je pense que l'établissement indépendant dans ce secteur se trouvait en dehors des perspectives de la plupart des ouvriers et des compagnons. Car créer une existence solide était liée à un revenu de 600 Taler qui était extrêmement élevé pour les ouvriers. Il n'était guère vraisemblable de l'atteindre au cours d'une vie d'ouvrier.

Des recherches faites sur des économies que les ouvriers en Saxe ont pu faire, ont montré que leurs revenus étaient trop irréguliers et trop bas pour pouvoir atteindre des sommes importantes<sup>12</sup>. Très souvent, des ouvriers jeunes achetaient dans des phases de rémunération importantes des objets de maison, des vêtements, un peu de bijoux qu'ils pouvaient vendre au moment de difficultés. Des économies, si elles existaient, pouvaient seulement aider à surmonter des moments de misère mais ne permettaient pas de passer par les crises structurelles de la vie ouvrière (le chômage long et/ou fréquent, maladies, mort des membres de la famille, pauvreté des vieux)<sup>13</sup>. Celles-ci rendaient l'avenir peu planifiable pour les ouvriers et des changements entre pauvreté et chômage d'un côté et consommation excessive de l'autre n'étaient pas rares.

Le passage des conditions de travail et de vie incertaines à une consommation ponctuelle et excessive ne constituait pas une contradiction absolue. Car, l'achat de bijoux ou de vêtements de mode qui était contraire à tous les principes d'économie exprimait le désir de se procurer quelque chose pour ressembler, au moins une fois et extérieurement, aux personnes reconnues et riches. Dans ce comportement se manifestait le désir prolétarien d'acquérir une réputation dans la société.

La consommation d'alcool et l'habitude de fréquenter les bistrotts qui étaient répandues parmi les ouvriers et n'étaient guère compatibles avec des économies non plus peuvent se comprendre aussi par les conditions de travail et de vie des ouvriers de cette époque. Car les journées longues de travail physique dur, des périodes de manque de travail et de revenu, les conditions de vie misérable à l'étroit et une situation de vie matérielle extrêmement pénible n'offrent guère la possibilité de choisir des loisirs intelligents et d'organiser une vie familiale

satisfaisante. Maints ouvriers ont certes choisi dans le bistrot un refuge et dans la bière et l'absinthe un moyen d'oubli. Certes, tels s'abandonnaient à l'ivrognerie. Pour beaucoup d'ouvriers le cabaret était ce qu'étaient, pour les bourgeois riches, la sociabilité dans les cafés, les salons, les sociétés de lecture et les clubs. On se trouvait entre soi, on cherchait la détente, la distraction et le repos en jouant aux cartes. On lisait les journaux auxquels le cabaretier s'était abonné, on écoutait les nouveautés dans les discussions et on discutait ce qui était important. S'il y avait une occasion spéciale, on offrait un verre à des connaissances ; si cependant les collègues avaient une raison de fêter, on pouvait compter sur une invitation. Pendant la révolution de 1848, mais aussi dans les années 1860, des cercles de formation ouvrière et les associations politiques se réunissaient dans les cabarets.

Malgré les pertes financières, les séjours au cabaret et la consommation dans celui-ci représentaient pour les ouvriers aussi des gains indéniables, dont l'importance pour le développement des relations solidaires et prolétariennes ne doit pas être sous-estimée<sup>14</sup>. Pour une vie concentrée sur une promotion sociale, cette pratique était cependant néfaste. Car, les conditions de vie et de travail des petits bourgeois exigeaient un autre comportement de consommation et d'économie. Une petite boutique, un petit atelier ou un cabaret pouvait seulement être acquis ou maintenu ou même élargi en cherchant à faire des économies. Une existence indépendante exigeait la collaboration continue de tous les membres de la famille. Elle ne laissait guère d'espace pour le loisir et était accompagnée de restrictions. D'autre part, elle seule permettait de réaliser des revenus relativement réguliers qui donnaient un sens à des économies. En ce sens là, être origi-

12 - Kiewewetter (H.), « Zur Entwicklung sachsicher Sparkassen, zum Sparverhalten und zur Lebenshaltung sachsicher Arbeiter im 19. Jahrhundert (1819-1914) », *Arbeiterexistenz im 19. Jahrhundert. Lebensstandard und Lebensgestaltung deutscher Arbeiter und Handwerker*, éd. par W. Conze et U. Engelhardt, Stuttgart, 1981, p. 446-486. Schultz (G.), « Der konnte freilich anders sparen als ich. Untersuchungen zum Sparverhalten industrieller Arbeiter im 19. Jahrhundert », *ibid.*, p. 487-515.

13 - Schomerus (H.), « Lebenszyklus und Lebenshaltung in Arbeiterhaushalten des 19. Jahrhunderts », *Arbeiter im Industrialisierungsprozess*, p. 195-200.

14 - Reck (S.), *Arbeiter nach der Arbeit. Sozialhistorische Studie zu den Wandlungen des Arbeiteralltags*, Lahn Giessen, 1977, p. 134-144, ainsi que Zwahr (H.), *Zur Konstituierung...*, op. cit., p. 56.

15 - Schotz (S.), *Städtische Mittelschichten...*, op. cit., p. 136.

16 - Le fait de quitter le ménage du maître était conçu comme une émancipation. Cf. Kocka (J.), « Einführung und Auswertung », *Handwerker in der Industrialisierung*, éd. par U. Engelhardt, Stuttgart, 1984, p. 462 ainsi que H. Zwahr, *Zur Konstituierung...*, op. cit., p. 60.

naire d'un ménage ouvrier ou petit bourgeois avait des conséquences, car il permettait l'apprentissage de pratiques différentes.

Malgré cela, les ouvriers devaient savoir que les domestiques pouvaient faire des économies considérables car ils louaient aussi de l'argent<sup>15</sup>. Ouvriers et compagnons étaient cependant moins prêts que maîtres-artisans et paysans à faire embaucher leurs fils en tant que domestiques. Il semble qu'ils refusaient autant le service maison que le service militaire.

Ces deux chemins impliquaient une limitation importante de la liberté individuelle et de la personnalité. La dépendance personnelle vis-à-vis du maître de maison comme du supérieur était grande et les possibilités de faire valoir les droits individuels étaient restreintes par des dispositions légales spéciales. Aussi bien dans le service de maison que dans le service militaire, le déroulement du travail journalier, le temps de travail comme de loisir pouvaient être réglés jusque dans les détails, comme les habits, la manière d'organiser les loisirs, le choix des connaissances personnelles. Même la satisfaction du besoin d'amour et de protection, de partenaire et de création de famille, était dépendante des humeurs du maître de maison et des supérieurs.

Une telle vie représentait pour beaucoup d'ouvriers, comme pour les compagnons, quelque chose d'insupportable, voire méprisable. Elle était incompatible avec leur orgueil et leur sens de l'honneur. C'est ainsi que le fait de quitter le ménage du maître a été senti par les compagnons comme un acte d'émancipation et presque aucun d'entre eux n'avait la nostalgie d'être logé et nourri dans le ménage du maître. Cette pratique impliquait en même temps une limitation des besoins personnels et une dépendance juridique<sup>16</sup>.

Certes, les ouvriers ne vivaient pas libérés des contraintes et des obligations. La différence principale envers les gens de maison et les militaires résultait du fait que les patrons achetaient le temps de travail des ouvriers pour une période fixe et qu'il restait à l'ouvrier un certain temps libre. Ce que l'ouvrier faisait dans son temps libre, s'il se mariait et qui il épousait, comment il s'habillait, tout ceci ne dépendait d'aucune prescription mais seulement les conditions matérielles. Tous ces comportements étaient, en règle générale, complètement indifférents à l'employeur.

L'ouvrier possédait sinon une grande, au moins une petite liberté personnelle. Le rythme de la production et reproduction capitaliste, avec le rapport entre temps de travail et loisir, des conditions de travail capitaliste et des conditions de vie bourgeoise faisait apparaître cette liberté. Celle-ci leur était chère malgré tous les soucis, tous les problèmes, toute la misère et toutes les insécurités et limitations de la vie ouvrière. Ceci se montre aussi dans le fait que beaucoup moins de fils d'ouvriers que de fils de la petite bourgeoisie choisissaient la longue domesticité ou le long service militaire.

Le rythme de l'existence de la production simple favorisait cependant une autre mentalité. Comme on peut déduire des sources biographiques, les fils d'artisans et de paysans cherchaient, par tous les moyens, à continuer le mode de vie petit-bourgeois des parents pour éviter d'échapper à une polarisation entre capital et travail. Surtout les fils cadets, qui n'avaient aucune chance de reprendre la ferme paternelle ou l'atelier paternel, étudiaient toutes les possibilités pour obtenir des positions dans lesquelles ils retrouvaient une situation sociale semblable à celles de leurs parents et dans lesquelles ils pouvaient se distinguer des ouvriers. Ils acceptaient aussi le prix à payer pour



atteindre de telles positions qui consistait en une limitation longue et un manque de liberté personnelle dans le service militaire ou le service des maisons ainsi que la possibilité de fonder relativement tard une famille. Les pratiques, ils les connaissaient de longue date. Les grands-parents et les parents, eux aussi, avaient accepté tout au long de leur vie des dépendances pour pouvoir maintenir leurs possessions et leur base d'existence en tant qu'indépendants. Ceci ne pourrait être guère supportable aujourd'hui. Selon moi, cette ambiguïté n'était pas ressentie par les fils de la petite bourgeoisie. Leur formation à la maison qui transmettait aussi des conceptions de vie correspondante, leur permettait à peine de concevoir les contradictions entre intérêts matériels et émotions.

Dans ce contexte, il est intéressant de laisser parler le matériel biographique pour illustrer les conceptions, les interprétations et les réactions de ceux-ci qui limitaient d'une manière si rigoureuse leur personnalité, pour atteindre, après de longues années, une position indépendante en tant que petits boutiquiers. D'abord, je voudrais présenter Heinrich Charl Karius, fils d'un maître-boucher. Pour expliquer l'origine de son revenu de 600 Taler nécessaires pour s'établir, il expliquait en 1850 ceci : « *Comme au cours d'un certain nombre d'années, dans la perspective de créer une existence indépendante, je me suis efforcé d'économiser le plus, j'ai gardé, sur la base d'un petit héritage paternel, tout mon salaire ainsi que les moindres revenus. J'ai évité toute dépense et j'ai obtenu des intérêts sur les économies pour avoir à la fin une somme ronde de 600 Taler...* » Karius avait servi avant son indépendance pendant 17 ans en tant que domestique et cocher<sup>17</sup>. Son exemple dévoile toute une stratégie de promotion, c'est-à-dire de garder en vue dans toutes ses

actions son but, à savoir l'indépendance. La conséquence est frappante avec laquelle il fait des économies et cherche à les placer utilement et surtout de vivre pendant 17 ans isolément pour réaliser cette stratégie.

Christian Friedrich Zschanke, un fils de paysans de Köhra, près de Leipzig, par contre, a besoin de plus de temps pour s'établir en tant que boutiquier : il avait été employé pendant 23 ans en tant que domestique<sup>18</sup>.

La carrière de Johann August Senf, un compagnon né en 1808, fils d'un maître tisseur, montre comment les fils d'une origine non prolétarienne essayaient de renouer avec les conditions de vie petite bourgeoise des parents et d'éviter le salariat qui se répandait le plus à la suite de l'évolution du capital. En 1844, quand il demandait le droit de cité à Leipzig, il s'exprimait de la façon suivante : « *Comme le tissage perdait dans les derniers temps de l'importance, je me suis rendu en 1833 à Leipzig, j'y ai travaillé pendant deux ans en usine de tabac de Messieurs Apel et Brunner. J'ai travaillé depuis 1835 dans un magasin de Messieurs Thieser et de son successeur, Monsieur Julius Gaitzsch, comme aide au marché* ». Comme aide aux marchés, Senf a réussi à réunir les 600 Taler nécessaires pour fonder une existence indépendante en tant qu'épicier<sup>19</sup>.

Le changement de la manufacture de tabac dans la domesticité équivalait à une sortie du salariat. Il peut aussi être interprété en tant qu'effort à distancer des ouvriers qui étaient exploités dans le *Sweating system* dans la manufacture et dans l'usine. Ce changement était une réorientation consciente.

21 % de tous les domestiques s'établissant en tant qu'épiciers avaient d'abord, comme Senf, appris un métier, mais ils l'avaient abandonné plus tard et avaient changé dans la domesticité. Le

17 - Schotz (S.), *Städtische Mittelschichten...*, op. cit., p. 101.

18 - *Ibid.*, p. 103.

19 - *Ibid.*

20 - *Ibid.*, p. 104.

21 - *Ibid.*

mitron, Wilhelm Daniel Fahnert, en faisait également partie. Dans son interview, il reconnaissait ouvertement en 1843 : « *Le but principal de tous mes efforts depuis trente ans et plus, pendant lesquels je me trouve dans cette ville, a été de me rendre indépendant* »<sup>20</sup>. Même si cette indépendance n'était pas possible dans son propre métier, il pouvait, à la fin, recourir à un métier qui n'était pas soumis à la réglementation corporative. Les compagnons qui étaient actifs pendant des années dans leur profession sans réussir à obtenir l'indépendance et qui enfin se convertissaient dans la boutique formaient, sous des aspects intragénérationnels, le deuxième groupe le plus important parmi les boutiquiers. On peut saisir la manière dans laquelle ce cycle de vie se déroulait dans la lettre que le savonnier Karl Heinrich Hegenwald a écrite en 1837 pour justifier son passage dans la boutique : « *En tant que savonnier, je ne pouvais même avec le plus grand effort seulement gagner autour de deux cents francs car le salaire était bas et le travail rare... Comme j'ai déjà quarante ans et que les perspectives dans mon propre métier disparaissent de plus en plus et d'autres manières de gagner respectablement ma vie ont échoué, je saisis l'occasion qui s'offre de reprendre l'épicerie K.G. Klemm... Comme je ne peux plus dans la quarantaine prendre le bâton de pèlerin, parce que tous les maîtres prennent plus volontiers des hommes plus jeunes auxquels ils peuvent donner un salaire plus bas, je prie instamment, en tant que citoyen de cette ville de ne pas refuser ma demande* ». Dans un temps dans lequel le savon était déjà produit dans de plus grandes entreprises, l'établissement en tant que savonnier était dépendant d'un capital initial important que Hegenwald n'avait pas à sa disposition. Grâce à la dot de sa femme, il pouvait finalement ouvrir une épicerie<sup>21</sup>.

Comme les carrières le montrent clairement, tous les efforts de beaucoup de fils de familles paysannes et artisanales tendaient vers l'indépendance et, dans ce contexte, vers une situation sociale comparable à celle des parents. Ils s'efforçaient d'échapper au travail salarial. Des modèles et des valeurs traditionnelles orientés vers l'indépendance bourgeoise avaient des répercussions importantes parmi eux. La vitalité de telles valeurs était aussi grande parce qu'il existait encore, sous des conditions sociales changées, des chances de les réaliser, par exemple, dans l'épicerie.

Parmi les ouvriers de Leipzig, d'autres expériences, observations et impressions peuvent avoir nourri le refus d'atteindre la petite bourgeoisie à travers la domesticité. Parmi ceux-ci peuvent avoir joué un rôle des facteurs tels que la croissance rapide du salariat dans la construction des chemins de fer et dans la création d'entreprises, l'expérience de productions collectives et d'exploitations collectives dans le *Sweating system*, dans la manufacture ou dans l'usine, des sentiments d'égalité, de fraternité : la participation peut-être à des efforts d'organisation d'ouvriers lors des grèves, lors de la création des premières organisations syndicales avant 1844 et des cercles ouvriers et des sociétés de consommation pendant la révolution de 1849, ou lors de la création de A.D.A.V. en 1863. Des expériences avec des hommes politiques petits-bourgeois ou influencés par le socialisme ou le communisme avec leur programme respectif pour les ouvriers peuvent autant avoir joué un rôle que les expériences des relations de voisinage, de mariage et de témoignage entre les ouvriers eux-mêmes.

Il peut être compréhensible que les ouvriers de Leipzig, sur la base de leur expérience de travail collectif et des relations de classe de plus en plus claires,

aient tendance à espérer une amélioration d'une situation collective en tant que métier et de s'engager pour celle-ci. Il est *autant compréhensible que le petit bourgeois produisant de manière isolée et luttant contre la concurrence ainsi que le domestique servant en tant qu'individu* cherchent plutôt une issue individuelle.

Avec l'argument précédent est compatible le fait que la majorité des fils provenant du monde de la domesticité choisissaient, après avoir quitté l'école, des postes d'employés de commerce ou de fonctionnaires de poste ou des chemins de fer, donc des professions qui s'éloignaient du prolétariat. Même si aucun des commis de cette origine sociale ne réussissait jamais à s'établir en tant que négociant, la formation commerciale assurait une existence dans des couches plus solides de la petite bourgeoisie. Une formation artisanale permettait l'accès au groupe inférieur de la petite bourgeoisie. Par contre, la formation commerciale ou en tant que fonctionnaire ouvrait la porte à la bourgeoisie plus élevée et dans quelques cas mêmes au monde des industriels et du haut fonctionariat.

Il n'existait aucune frontière rigide et insurmontable entre ouvriers et petits bourgeois. Mais la classe ouvrière et la petite bourgeoisie n'étaient aucunement homogènes. Dans ces décennies de transition vers la société capitaliste moderne, une variété de formes et un large spectre des conditions de travail et de vie auxquelles étaient liées des valeurs et des modes de consommation particuliers les caractérisaient. Il existait des transitions faciles entre certains groupes d'ouvriers et des couches inférieures de la petite bourgeoisie. Des fils d'ouvriers qui voulaient atteindre des positions petites-bourgeoises pouvaient y réussir mais c'est seulement une minorité qui recherchait ce but.